

BOOK TITLE

Que nos amours durent toujours.

Camille Gallard

Que nos amours durent toujours.

Copyright © 2021 Camille Gallard
Copyright © 2021 Illustration couverture Béatrice Boubé
© image Freepik - iStock
Tous droits réservés.

Que nos amours durent toujours.

À vos amours.

Que nos amours durent toujours.

Prologue

Vingt-cinq juin deux mille quatre

Il est beaucoup trop tôt pour se réveiller. Est-ce que quelqu'un peut éteindre ce foutu téléphone ? Tandis que j'enfonce plus profondément ma tête dans l'oreiller, je sens Antoine qui bouge à côté de moi en grognant. Il attrape son portable sur la table de nuit et trouve la touche silence, enfin ! Puis il m'entoure de ses bras, cale son nez dans mon cou et nous voilà prêts à repartir avec Morphée au pays des songes quand c'est au tour de mon mobile de jouer les trompettes.

— Fais-le taire... grogne mon amoureux dans mes cheveux.

— Mmm... lui répliqué-je tâtonnant à côté de moi.

Je ne réussis qu'à envoyer la lampe valser au sol.

— Zut !

Me voilà donc obligée de me dégager des bras de mon cher et tendre pour récupérer l'objet qui gît sur le parquet, et attraper le téléphone qui sonne de plus en plus fort. Ce n'est pas une alarme, mais Emma, ma

meilleure amie, qui appelle.

— Il est neuf heures ! crié-je en poussant Antoine.

Il lève sa tête ébouriffée de l'oreiller, l'œil encore endormi et interrogateur. Sur son visage défilent les émotions, de la contrariété d'être tiré si brutalement du sommeil à la surprise de me voir hilare alors qu'il est encore tôt, et puis, l'ampoule s'allume et son franc sourire illumine notre chambre.

— Il est neuf heures ! dit-il en sautant hors des draps, dévoilant à mes yeux son corps entièrement nu.

J'en profite pour le zieuter avec gourmandise, et détailler chaque partie de son anatomie sans aucune gêne. Je suis toujours épatée de constater que cet homme, aussi imparfait puisse-t-il paraître au regard des autres (il est vrai qu'à l'abord de la quarantaine, malgré des abdos enviables, il arbore une petite, mais vraiment toute petite bedaine, et que ses cheveux, noir de jais lorsque nous nous sommes rencontrés, virent aujourd'hui à un gris doux et rassurant) m'ait choisie moi pour passer le reste de sa vie avec lui. Voilà trois ans maintenant que le hasard nous a réunis lors d'un mariage dans lequel, en plus de livrer des fleurs, j'étais

témoin, une autre de mes spécialités. Mariage qui a depuis tourné au vinaigre et s'est transformé en guerre des Roses.

— Colette ? insiste mon cher et tendre avec un petit rictus moqueur accroché à ses lèvres.

Mariage... Mariage ? Mariage ! Aujourd'hui, Antoine et moi, Colette Marie Eugénie Bertrand, allons nous dire oui officiellement devant monsieur le maire et nos familles et amis réunis. Mon futur mari encore nu comme Adam se tient debout devant moi, les mains sur les hanches attendant que mes neurones s'activent et que je réagisse.

— Putain ! Il est neuf heures ! C'est le grand jour ! crié-je en sautant du lit, tout aussi peu vêtue que lui.

Mais au lieu de me précipiter vers la salle de bains, je me jette sur Antoine, l'enlaçant de tous mes membres.

— Il est neuf heures et nous avons tout le temps de prendre un petit-déjeuner au lit et de...

Je ne finis pas ma phrase, nos bouches se trouvant dans une faim jamais assouvie. Antoine dégage mes longs cheveux blonds pour venir souffler dans mon cou un baiser sexy. Nous replongeons direct

sur le lit pour entamer les choses sérieuses quand quelqu'un frappe vigoureusement à la porte de notre chambre d'hôtel.

— Colette ? Antoine ?

Oh non ! Emma... Ma meilleure amie et témoin, styliste émérite et reconnue dans tout Paris pour créer les plus belles robes de mariées, est aussi accessoirement mère de famille nombreuse et n'a pas l'habitude qu'on lui dise non.

— Mmmm ?

Je tente une diversion pour lui faire croire que nous dormons encore alors qu'Antoine parcourt mon corps de baisers et que ses mains me caressent et provoquent moult frissons.

— Arrêtez tous les deux ! Je vous connais par cœur ! crie ma meilleure amie de l'autre côté du mur.

— Chut... me murmure à l'oreille mon futur époux.

— Colette ! Si à trois tu ne m'ouvres pas cette porte, tu n'auras pas ta robe de mariée !

La voix d'Emma, coincée dans les aigus, me ramène sur terre et malgré un cerveau embrumé par les décharges électriques de plaisir qu'il reçoit, je

redeviens maîtresse de moi-même et repousse Antoine.
— OK, OK, on arrive, lui dit-il, l'air à moitié maussade puis se tournant vers moi avec un clin d'œil, tu me rejoins dans la salle de bains ?

Et d'un geste théâtral, il s'enveloppe dans un peignoir et s'enferme dans l'autre pièce d'une démarche digne d'un César. En pouffant, j'enfile un t-shirt et une culotte avant d'enfin ouvrir à mon amie trépignante.

— Ah bah quand même ! J'ai failli attendre, me dit-elle entrant dans la pièce tout en s'assurant de ne pas tomber sur une scène digne de Marc Dorcel.

Elle porte la grande housse qui contient ma robe. Et d'un coup, j'en oublie le plaisir coquin qui m'attend dans la douche.

Emma et moi nous sommes rencontrées lors d'un mariage (je rencontre toutes les personnes importantes de ma vie pendant des cérémonies), mais pas n'importe lequel : c'était pour nous deux notre premier gros contrat. Elle était la créatrice de la magnifique robe de princesse de mariée et moi, en tant que fleuriste, celle du décor végétal féérique. Ce fut

une journée inoubliable, car ce mariage tourna au cauchemar et nous nous sommes retrouvées à la fin de la soirée à boire et danser aux frais des parents qui avaient vu les futurs époux s'enfuir avant la cérémonie pour se marier comme des voleurs à Las Vegas. C'était il y a douze ans et depuis, nous sommes inséparables. Je fus le témoin de sa rencontre avec son mari, mais aussi de leur mariage (et oui, une autre carrière à plein temps) et je suis la fière marraine de leur fille aînée, Maya. J'ai passé toutes mes vacances avec eux, ils m'ont soutenue après mes nombreuses ruptures, plaisantant sur le fait que le canapé de leur salon était mon deuxième lit. Emma c'est un militaire déguisé en mère poule, ou l'inverse... Aujourd'hui à la tête d'une portée de quatre enfants, elle réussit malgré tout à travailler dur et s'est fait un nom dans le monde fermé des robes de mariées sur mesure. Je l'ai vue courbée des nuits entières sur des boutonnières tout en allaitant l'un de ses marmots. C'est une force de la nature cachée dans le corps petit et rond d'une maman aimante et chérie par sa famille. Chaque fois que je la regarde, je suis émue par tout cet amour qu'elle dégage

et qu'elle provoque partout où elle passe. Et a priori, ce matin ne déroge pas à la règle, car mon amie me regarde en riant :

— Colette, tu penses à quoi ? Tu as encore une larme au coin de l'œil.

Je secoue la tête, essuyant les traces de mon trouble :

— Oh ça va ! Tu sais bien, aujourd'hui c'est quand même Le Jour avec un grand L et un grand J !

— Bon OK, on arrête les bêtises. Où est l'homme de ta vie ?

— Dans la salle de bains, il m'at...

Je porte la main à la bouche retenant de justesse la gaffe révélant nos intentions coquines de la matinée. Mais Emma, qui n'est pas née de la dernière pluie, explose de rire.

— Ça va, j'ai compris. Je vous connais assez pour savoir que si je ne vous laisse pas faire, vous allez me rendre dingue. Le petit-déjeuner sera servi ici à neuf heures trente pétantes.

Puis elle s'interrompt et met les mains en porte-voix en direction de la salle de bains avant de poursuivre en criant.

— Ensuite, Monsieur dégage et laisse Madame se préparer, c'est clair ?

Du fond de la salle d'eau, on entend :

— Oui maîtresse !

Emma explose de rire et avant de quitter la pièce me rappelle :

— Tu ne touches pas à la robe tant que je ne suis pas là, OK ?

Elle referme derrière elle tandis que la douche commence à couler et que je me déshabille déjà pour rejoindre Antoine.

Nous sommes vautreés sur les draps, et devant nous, posé sur le lit, un plateau de petit-déjeuner pantagruélique. Notre chambre est immense. Nous dormons « au château » dans la suite nuptiale, ornée de dorures et de moulures, de magnifiques tapis persans sans âge et de rideaux certainement brodés d'or. Les grandes fenêtres donnent sur le parc où se dérouleront le cocktail et la fête. Un bruit de fond nous accompagne tandis que j'avale de savoureuses bouchées de petits pains au chocolat : les abeilles travaillent pour nous à faire de ce jour un moment

unique.

Il est neuf heures quarante-cinq. Nous faisons encore la sourde oreille aux nombreuses sollicitations téléphoniques, profitant de ces quelques minutes qui nous restent avant de nous séparer pour les derniers préparatifs de notre grande journée.

— On aurait dû s'échapper à Las Vegas, soupiré-je après la dixième sonnerie consécutive m'annonçant un message.

— Et ton père m'aurait poursuivi à travers le monde pour me tuer !

Il est vrai que mon géniteur est à cheval sur certaines traditions. Comme celle d'attendre de son futur gendre une demande en bonne et due forme avec gants blancs et genou à terre. Je suis sa fille unique et la prunelle de ses yeux. Il a toujours soutenu mes choix même quand je lui ai annoncé à dix-neuf ans que je lâchais mes études de médecine pour devenir fleuriste. Lui qui a tout construit de ses mains dans notre maison de campagne était fier que je choisisse un métier manuel, voyant là l'intelligence du cœur et non celle de l'argent. Les années passant, il a continué d'être

mon pilier et mon premier fan tandis qu'à l'opposé d'une vie professionnelle épanouie, je plongeais dans les méandres des foirades amoureuses. Quand Antoine est entré dans ma vie, mon père a donc tout naturellement d'abord testé le bonhomme. Savait-il fixer une étagère ? Connaissait-il les grands crus de Bourgogne ? Voulait-il des enfants ? Jusqu'à ce qu'Antoine pose un genou à terre et fasse sa demande officielle. Après quoi mon cher et tendre géniteur a déclaré au monde entier qu'il avait su « dresser » son futur gendre pour qu'il soit l'homme parfait pour sa fille...

Dix heures sonnent. Je suis presque nostalgique de ces instants volés à une organisation minutée. Mon homme, le véritable amour de ma vie, sort du lit après m'avoir donné un dernier baiser. Il me sourit, avec ses yeux doux quand il me regarde, si confiant dans notre amour, dans notre avenir.

Dix heures deux, mon fiancé se heurte à Emma au moment où il franchit la porte pour, comme promis, me laisser me préparer. Il se plie en deux dans une courbette ridicule et mon amie lui tape sur l'épaule

dans un rire bruyant et joyeux.

— Ah enfin seules ! me dit-elle en s'enfonçant dans un gros fauteuil style Louis XV (ou XVI).

Je prends enfin le temps de la regarder et m'affole quand je constate qu'elle porte un jogging informe, a le cheveu gras et plat et ne semble pas avoir dormi énormément.

— Tout va bien ma Em ?

— Oh... Tu penses que parce que j'ai une sale gueule je n'ai pas dormi ? Tu imagines que j'ai soigné une fièvre carabinée pendant que mon mari ronflait tout le rhum qu'il s'est enfilé au bar hier avec le témoin de ton mec ? Et que ce matin j'ai mis un réveil avec deux heures d'avance pour respecter la demande impérieuse de la future mariée de ne surtout pas la mettre en retard ?

— Euh...

— Non je blague, je ne veux juste pas te mettre trop la pression et ne pas te voler la vedette en étant éblouissante dès le réveil.

Nous éclatons de rire. Emma a cette faculté de tout rendre facile. Je sais bien qu'elle n'a pas dormi, qu'elle

a effectivement dû soigner un enfant malade, et probablement finaliser quelques détails de ma robe qu'elle veut encore plus parfaite que toutes celles qu'elle a déjà créées. Je lui offre un fond de café et nous faisons un point rapide sur le planning de la journée.

Je suis fleuriste depuis assez longtemps pour savoir qu'un rouage ensablé équivaut à une catastrophe nucléaire le jour d'une cérémonie. Nous en avons d'ailleurs fait les frais pas plus tard qu'hier lorsque la tente et les tables furent livrées avec plusieurs heures de retard. Mais soutenus par nos amis et familles, nous avons installé le tout en riant, en buvant des coups, en dansant sur des tubes des années quatre-vingt, oubliant le temps, les impératifs, le manque de sommeil, le stress et profitant de ces instants parfaits que sont les imprévus de la vie quand on est bien entouré.

— Bon cocotte, assez parlé. Je voudrais que tu essayes une dernière fois la bête avant d'aller te faire poupougner par les coiffeuses et autres artistes du genre.

— Emma... soupiré-je.

Mes cheveux sont coiffés, j'ai refusé d'être plâtrée de fond de teint et arbore un maquillage léger qui me ressemble et met en valeur le gris vert de mes yeux. Assise près de moi, ma mère, qui nous a rejointes un peu plus tôt pour m'aider à me préparer, ne cesse de renifler. Son regard sur moi est rempli d'amour, de fierté et de tendresse. Quand Antoine a fait sa demande à mon père, elle est restée en retrait, fidèle à sa discrétion et à la place énorme que son époux a dans la vie de leur fille, mais elle est venue ensuite me trouver et me poser des questions. Est-ce que j'étais sûre de moi ? Est-ce que j'aimais Antoine aussi pour ses défauts ? Pouvais-je m'imaginer dormir sans lui, vieillir sans lui ? Je ne cessais de hocher la tête, comme les petits chiens à l'arrière des voitures, béate de bonheur, certaine d'avoir trouvé enfin le bon chemin avec mon fiancé.

C'est l'heure. Je sors de notre chambre et me dirige vers le grand escalier. En bas, mon père m'attend, le visage caché. Je sais que s'il me regardait, l'émotion l'emporterait et saccagerait sa chemise et mon maquillage. Je serre les dents très fort, bloquant

dans le fond de la gorge les larmes prêtes à sortir. Après une profonde inspiration, il lève la tête, pose ses yeux mouillés sur moi. Son sourire percute mon cœur, il est le plus beau des compliments. Derrière lui, Emma droite, tendue. Elle aussi refuse de céder à l'ambiance chargée. Sans un mot, mon père prend ma main, pose un délicat baiser, et nous sortons vers la voiture en direction de la Mairie.

Antoine et moi avons décidé de nous unir dans le petit village près du domaine où nous allons emménager prochainement. Nous quittons nos vies parisiennes surchargées pour créer notre entreprise familiale dans les Corbières, une magnifique région dans le sud de la France. Brute comme un diamant, éblouissante et sauvage, cette partie encore assez méconnue de notre pays nous a conquis et l'idée de commencer notre vie de jeunes mariés à l'endroit même où nous voulons vieillir était une évidence. Sur le parvis du minuscule hôtel de ville de notre futur village, l'ombre a la part belle grâce à de grands cyprès, les couleurs des robes se mélangent aux parfums de l'herbe fraîchement coupée, et lorsque je

descends de la voiture, le silence des invités laisse entendre le chant des cigales.

Quelqu'un tape sur l'épaule d'Antoine pour le prévenir de mon arrivée. J'ai tout le loisir d'enregistrer ses réactions en me voyant. La surprise, l'enchantement, la fierté, et surtout l'amour façonnent son sourire. Il s'approche de moi en tendant les mains, j'ai encore envie de pleurer, merci les hormones, et lorsqu'enfin il arrive près de moi, je le laisse m'enlacer et m'embrasser fougueusement. Le temps de notre baiser, nous sommes enfermés dans une bulle de champagne, pétillante, et nous entendons vaguement les cris, sifflements et applaudissements de la foule autour de nous. Le bonheur et la certitude d'être au bon endroit, avec la bonne personne, d'être heureuse, tout cela est si perceptible que j'ai l'impression de pouvoir tenir entre mes mains la magie de cet instant qui n'appartient qu'à nous. Plus rien ne pèse sur mes épaules, je n'ai jamais été aussi libre qu'au moment où je m'apprête à lier mon destin à un homme, mon homme, mon amour. J'ouvre les yeux, reviens sur terre, parcours la foule éparpillée de nos amis proches

et de nos familles qui commence à se presser pour s'installer dans la petite salle des mariages. Il n'y a pas assez de places, alors on ouvre les portes, les fenêtres, on se tasse, on se serre. On rit, ma main dans celle d'Antoine, les visages heureux de nos parents, les clins d'œil de nos amis, la larme d'Emma. Capturer chaque seconde, l'enfermer dans le cœur, en garder à jamais le souvenir...

— Mademoiselle Colette Marie Eugénie Bertrand acceptez-vous de prendre Monsieur Antoine Jacques Henri Roussel ici présent ?

C'est le moment. J'ouvre mes poumons, j'inspire pour répondre fort :

— Oui !

Antoine me broie la main. Lecture des articles civils, on se donne les alliances, simples, on s'embrasse. Des hourras, des confettis, des applaudissements, la musique, la fête, les discours, les rires, les pleurs, les promesses, les blagues potaches...

Le dîner s'achève quand mon mari et moi nous levons pour porter un toast. Celui qui partagera ma vie, le père de notre enfant à venir, prend la parole. Il

remercie tout le monde, les parents, les amis, et puis il se tourne vers moi :

— Aujourd'hui, j'ai uni ma vie à la femme la plus merveilleuse du monde. Colette est têtue, enflammée, passionnée. Elle ne vit rien à moitié, elle ne connaît pas la tiédeur du réchauffé, elle fonce. Elle est mon soleil, mon âme sœur, ma joie, elle me fait rire, elle me fait grandir et avancer. Son regard sur moi me rend plus fort, me rend meilleur. Elle me pose toujours les bonnes questions, me guide avec sa bienveillance et son humanité. Même si elle n'est pas parfaite. Elle ronfle la nuit, si c'est vrai ! Elle doute de son talent, parfois d'elle-même, elle exige toujours le meilleur des autres parce qu'elle-même se refuse à la médiocrité. Elle me fatigue souvent, à bouger, à danser, à chanter, faux bien entendu, à courir les chemins, à cueillir mille et une fleurs, à vouloir être rassurée.

Tandis que je lui broie la main, que mon maquillage n'est plus qu'un vague souvenir emporté par les torrents d'émotions, Antoine se racle la gorge et continue :

— Je n'ai aucun doute, ni sur demain, ni sur après-

Que nos amours durent toujours.

demain. Je n'ai aucune peur de vieillir tant que c'est à tes côtés. J'ai la certitude de ton amour, aujourd'hui, et pour les mille ans à venir. Je t'aime Colette.

Une standing ovation me rappelle à la terre, et derrière mon rideau de larmes, le sourire de l'homme que j'aime et que je viens d'épouser.

Chapitre I

“Si toi aussi tu m’abandonnes”

Quatorze ans plus tard...

Le salon est ouvert de toute part, laissant passer la brise légère du soir qui rafraîchit la pièce. Nos clients de la semaine viennent de partir et c’est notre tradition, nous profitons du calme pour boire un verre de vin blanc frais. Je suis assise sur notre grand canapé vert d’eau, les jambes repliées sous moi, laissant ainsi traîner ma jupe longue à la manière d’une crinoline tout autour de moi. J’ai lâché mes cheveux blonds qui virent de plus en plus au blanc, l’air est doux, je me sens bien. Antoine est près de moi, il savoure son vin, et malgré le temps qui a passé depuis notre rencontre, je le trouve toujours aussi beau. Je ne ressens plus cette envolée de papillons qui font des rencontres une aventure amoureuse, mais notre histoire, si elle n’est plus de première jeunesse, reste la plus belle des traversées que j’ai faites.

— C'était un bon groupe, ils ont bien adhéré au concept, lancé-je pour casser le silence.

— Oui... J'ai appris des choses grâce à eux, me répond mon mari.

— Oh c'est vrai ? Raconte !

Il se tourne vers moi, pose son regard bleu profond sur mon visage, observe mon sourire. Ses épaules se voûtent, il soupire longuement et je sais immédiatement que je ne vais pas apprécier sa découverte.

Nous sommes mariés depuis quatorze ans maintenant et notre vie de couple s'est construite autour de deux projets : notre bébé Adélaïde qui a maintenant treize ans, sans aucun doute le plus merveilleux des cadeaux, et notre affaire, un centre dédié aux entreprises voulant réintégrer bien-être et confiance en soi au sein de leurs équipes. Comme prévu, nous avons quitté Paris, peu après notre mariage, pour nous installer ici dans les Corbières, une région qui ressemble par beaucoup de points à la Provence, avec ses paysages époustouflants, ses parfums de garrigue, ses accents chantants, ses villages

perchés aux ruelles anciennes et pavées, et le soleil en toute saison. Nous y avons repensé, retapé, rénové un ancien domaine viticole au milieu des champs de fleurs, de vignes et d'oliviers. Nos services ne sont pas nouveaux, méditation, nature, plantes, yoga et gastronomie écolocale, mais nous les avons développés et avons surtout réussi l'exploit de faire venir toutes les plus grandes firmes françaises et internationales dans notre paradis reculé. À la sueur de nos fronts, notre potager est devenu la référence de la région, mes fleurs si chères à mon cœur ont conquis plus d'une âme et nos professeurs et intervenants sont une seconde famille. Chacun de nous a sa spécialité, la relation client et la gestion d'entreprise pour Antoine, tandis que je m'occupe de la partie bien-être, et de nos plantations. Je reste aussi fleuriste dans l'âme, mon premier métier, en fournissant mon ancienne boutique avec quelques espèces triées sur le volet. Et si on me posait la question, je répondrais sans hésiter : « oui, nous sommes heureux ».

Pourtant ce soir, quand je vois le dos courbé d'Antoine, son visage fatigué, et que j'essaye de

deviner ce que voulait dire son regard, je ne jurerais plus de rien.

— Quelque chose ne va pas ?

La question est sortie sans réfléchir.

— Je crois qu'il faut qu'on parle.

Je me sens comme un personnage de Tex Avery, assommée par une enclume que je n'ai pas vue me tomber sur la tête. Mon cerveau tourne à cent à l'heure : imaginer qu'il parte en rendez-vous pour trouver des clients, oui, subodorer qu'il a envie de repos, évidemment, avoir peur qu'il ne soit malade, non, mais tout est possible. Mais au fond de moi, si je suis honnête, je sais bien que son « Il faut qu'on parle » est un point final. Au revoir la légèreté, j'oublie la brise, je ne vois que son corps las, de moi sans doute. Il reste silencieux, assommé par un chagrin dont il ne partage pas encore le poids, mais dont je sais qu'une fois la sentence prononcée, il me le laissera en entier.

— Tu m'expliques ?

Qu'il parle, qu'il dise, qu'il m'achève. Tout, sauf le silence.

— Je ne sais plus si je t'aime, si tu m'aimes, si tout cela en vaut la peine, me dit-il, calme.

Si calme.

Comment réagir ? Crier, l'insulter, le rassurer, lui dire « je t'aime, mais c'est évident couillon que je t'aime », soupçonner une aventure, quitter la pièce ? Il ne me regarde pas, il s'est levé, fait les cent pas sur notre sol composé de grands carreaux de pierre de Bourgogne, et je ne réussis à me concentrer que sur ses pieds nus, quelle idée, tiens il devrait se couper les ongles. Ses mots remontent par le cœur avant de s'installer dans mon cerveau. Amour. Le mot attendu toute une vie, qui parle de torture et d'extase, qui promet le ciel et vous envoie trop souvent en enfer. « Je t'aime ». Trois petits mots qui changent le monde tous les matins.

— Colette ?

— Va au bout de ce que tu voulais dire s'il te plaît.

Ma voix ne tremble pas. Aucune émotion. Je veux des faits, des stats, un calendrier, quelque chose de concret. Je ne veux pas encore remettre ma vie entre les mains d'un sentiment capricieux. Je croyais que tout cela était

terminé. Qu'avec Antoine, la vie se déroulerait sur un tapis rouge, avec des paillettes, des confettis, des trompettes et des petits anges pour nous protéger. Au lieu de ça, après presque quinze ans, mon mari m'envoie une résiliation de contrat sans préavis.

— Cela fait un moment que toi et moi on n'a...

— C'est de ma faute ? le coupé-je trop agressive.

— Non, s'il te plaît, je n'accuse personne, je ne veux pas qu'on se dispute...

— Ah pardon. Tu me largues, mais je n'ai pas le droit de répondre ?

Il y a longtemps, très longtemps j'ai déjà ressenti la douleur de cette pointe qui entre dans le cœur pour le déchirer. Je me souviens très nettement de cette souffrance qui vous étouffe, vous empêche de respirer, vous fait si mal que votre cœur semble s'arrêter et que vous pourriez mourir sur place sans pouvoir faire le moindre geste.

— Colette, est-ce que tu m'aimes ?

C'est con, mais ça me fait rire. Il vient de casser en mille morceaux notre vie et mon âme et il me demande si je l'aime !

— C'est-à-dire que là tout de suite, moyen quand même, lancé-je laissant la fureur monter en moi.

Je finis mon verre d'un trait, me lève et vais chercher le rhum. Derrière mon dos, je devine mon mari qui s'est effondré sur le canapé, les deux mains enserrant sa tête. J'entends aussi ses sanglots.

— Pardon...

Le trait de sa voix est à peine audible, mais son timbre me rappelle à la réalité. Ici, dans notre salon, celui à qui j'ai promis d'être fidèle et de dire toujours la vérité a besoin que je sois franche.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus si je t'aime. C'est vrai. On vit ensemble, on travaille ensemble, on élève ensemble Adélaïde, mais...

— Mais qu'avons-nous pour nous ? Pour toi et moi ?

— En couple... Tout et rien.

— Depuis quand...

— Aucune idée.

Les larmes roulent sur nos joues. J'aime notre vie, ce que nous avons construit ensemble, notre fille, notre métier, nos ambitions. Mais est-ce que je l'aime lui ? Nous ne faisons plus l'amour, ou alors vite et mal.

Je le regarde et défilent entre nous ces années où nous pensions consolider notre amour, pendant lesquelles nous étions persuadés que tout nous réussirait et que rien ne nous séparerait. Rien sauf le tout qui fait notre vie.

— Qu'allons-nous faire ? sangloté-je, avec cette envie, si puissante, qu'il me console et me rassure.

Mais il reste silencieux, terrassé. Espérait-il que je nous sauve ? Que je le rassure ? Est-ce moi qui ai coupé le lien ? Comment l'amour peut-il nous avoir quittés ?

— Adélaïde ?

Nous posons des questions, nous n'avons pas les réponses.

— Essayons déjà de savoir ce qu'on veut, non ?

Il me prend la bouteille de rhum, nous sert deux verres. J'attrape un carnet sur lequel écrire notre futur. Séparément. Mon mari me tend un verre et, désignant d'un mouvement de tête fatigué le cahier, me dit :

— Colette, je voudrais d'abord qu'on essaye de se retrouver avant d'écrire le mot fin.

Un sanglot m'étrangle.

— Oui, oui...

Je laisse toute ma peine exploser. Je ne contrôle plus ma douleur. Antoine me prend délicatement dans ses bras, me chuchote des mots rassurants. Comment peut-on envisager de se séparer quand on sait si bien se consoler ?

Les minutes égrènent mes larmes. Je finis par me calmer. Assis proches l'un de l'autre, comme deux amis, nous discutons de demain. Comment faire pour se retrouver ? Nous posons nos idées, évitons avec soin les reproches, ils n'ont pas de place chez nous, entrevoyons la possibilité de se reprendre la main, de refaire l'amour, celui-là même qu'on a perdu quelque part en chemin.

Au petit matin, le tableau de notre avenir proche est dessiné. Antoine va passer quelque temps dans la capitale, pour préparer la nouvelle saison de la Bastide en allant prospecter auprès des sociétés parisiennes. Avec Adélaïde, je resterai ici. Nous devons lui parler. Nous ne voulons pas lui mentir. Nous avons, tous les deux, eu notre part de déceptions plus jeunes et avons à cœur de ne jamais lui raconter

d'histoires mensongères. Quitte à la faire souffrir et grandir plus vite que prévu. Mieux vaut qu'elle nous en veuille de lui dire la vérité aujourd'hui qu'un jour nous déteste de l'avoir surprotégée.

Sous une douche, que j'espère réparatrice, les souvenirs défilent. J'ai presque cinquante ans et hier, je me serais vantée d'avoir réussi ma vie. Adélaïde bébé, Antoine me faisant sa demande, ma boutique aux Batignolles, Paris et ses espoirs. Emma, ma meilleure amie, presque perdue de vue avec le temps. À quel moment me suis-je égarée ? Me suis-je trompée sur toute la ligne ?

Dans les couloirs de la maison, les bruits du matin se font entendre. Adélaïde qui dévale les escaliers comme à son habitude, le chien qui lui aboie de faire attention... Les vacances d'été arrivent à grands pas, ma fille va voguer de potes en balades sur l'Aude, elle ira camper dans les montagnes, et puis comme chaque été, elle passera quelques jours à Paris chez sa marraine, Emma. Ma petite chef des armées, qui n'en finit pas de me pardonner de l'oublier et qui résiste à la mémoire en étant la meilleure des

marraines.

La porte de la maison claque, je laisse le poids de la nuit m'assaillir. Me laisser aller juste aujourd'hui, et rebondir demain. Je ferme les volets, laisse les fenêtres ouvertes, et vêtue d'un peignoir au tissu léger, je me jette sur le lit pour dormir. Enfin.

— Colette ?

Antoine me secoue gentiment.

— Il est quinze heures, chérie. Il faut te lever.

Douceur et tendresse.

— Et si on faisait une grasse mat ? demandé-je.

Je ne veux pas revenir dans la réalité trop vite. Je lève la main pour caresser son visage.

— Arrête...

— Tu as dit qu'on devait d'abord essayer de se retrouver.

Mon mari ferme les yeux et se détourne.

— Tu te souviens ? insisté-je, le jour de notre mariage, comme nous étions heureux et amoureux.

Je souris parce que le passé n'est pas douloureux, au contraire, il est gai, plein de lumière, de chaleur, de vie.

— Oui, me répond mon époux dans un sourire las. Nous étions heureux, pleins de projets, de rêves, et nous attendions Adélaïde.

Il me suffit de fermer les yeux pour repartir en arrière, à Paris. Ce fameux jour où alors que je devais essayer ma robe de mariée, j'ai découvert qu'un petit asticot avait élu domicile dans mon ventre. Adélaïde. Notre bébé surprise. Notre bébé bonheur.

Dans notre appartement parisien du dix-septième arrondissement, donnant sur le square des Batignolles, au-dessus de ma boutique, j'attendais Emma qui, comme à son habitude, était déjà en retard de presque une heure.

Je m'énervai, car même si l'organisation du mariage fonctionnait et que mes dernières livraisons journalières de bouquets étaient effectuées, je détestais l'idée de poireauter. J'adorais mon amie, mais entre sa boutique de robes de mariées et ses quatre enfants, elle avait établi depuis longtemps sa propre notion d'heure qui n'avait rien à voir avec celle du commun des mortels dont je faisais, hélas, partie. Comme elle me le

répétait assez souvent, j'aurais dû être habituée et avoir prévu qu'elle ne serait pas là au moment où elle aurait dû l'être. Lui demander d'être à l'heure c'était comme espérer que Madonna arrive avec moins d'une heure de retard à l'un de ses concerts, improbable ! Mais n'empêche, je grognai, je vérifiai pour la centième fois (au moins) le plan de table : ne pas mettre tante Virginie à côté du grand cousin d'Antoine, check. La table veggie ? Check. Même la distanciation sociale maximale entre le père de mon fiancé et son ex-femme avait été étudiée, repensée et validée par tout le monde. Les fleurs seraient bien livrées le samedi matin aux aurores. Mon assistante Géraldine s'en occupait. Même si elle était invitée au mariage, elle avait décidé de passer la nuit précédente à préparer chaque bouquet, afin qu'ils soient tous le plus frais possible. Je regardai encore ma montre : Emma frôlait tous ses records de retard. J'avalai ma dernière goutte de thé quand je me sentis nauséuse. J'étais si fatiguée depuis quelque temps. Antoine se moquait gentiment de moi en m'appelant « sa petite mamie d'amour ». J'avais bien du mal à résister à l'appel d'une micro sieste...

Évidemment, ce fut le moment exact que choisit l'interphone pour me sortir de ma torpeur et me faire sauter au plafond.

Emma arriva enfin, précédée par la housse contenant ma robe de mariée, ne me laissant même pas l'opportunité de râler et de lui rappeler que même si j'étais sa meilleure amie, qu'elle était mon témoin et ma styliste, cela ne se faisait pas d'obliger les gens à poireauter comme ça : elle s'avachit sur le canapé, la robe enserrée dans ses bras et me réclama avant même un bonjour un verre d'eau.

— Colette ce n'est pas possible d'habiter encore au sixième étage sans ascenseur ! Tu vas finir par tuer quelqu'un avec toutes ces marches !

Je revins de la cuisine avec un grand verre et devant son air essoufflé et au bord de l'apoplexie, j'oubliai mes récriminations et éclatai de rire :

— Ne t'inquiète pas, bientôt, tu viendras te prélasser dans notre grand jardin.

Emma grimaça. L'idée que nous quittions Paris pour nous installer dans les Hautes Corbières, qu'elle était tout bonnement incapable de situer sur une carte,

ne l'enchantait guère. Même si sa vie de famille ici lui demandait de vivre dans un appartement trop petit pour sa nombreuse portée et qu'elle était toujours heureuse de s'évader à la campagne, mon amie était une vraie citadine. La pollution, le bruit, les grèves, les embouteillages et le stress étaient ses poumons et l'énergie qui lui permettaient d'avancer.

— Bon, passons aux choses sérieuses ma chère, me répondit-elle avec un grand sourire pour détourner la conversation.

Elle se leva alors du canapé et s'employa à déployer la housse dans laquelle se cachait son œuvre. Je connaissais la robe, et avais suivi toutes les étapes de son élaboration, mais mon cœur s'emballa lorsqu'elle découvrit devant moi la splendeur qu'elle, Emma, mon amie, si chère à mon cœur, avait créée uniquement pour moi. J'aperçus d'abord un nuage de dentelles de Calais, la douceur du murmure du tissu que l'on déplie me donna des frissons et les larmes m'emplirent instantanément (je devenais encore plus sensible à l'approche du grand jour). La robe était d'un blanc ivoire doux presque irréel, des centaines de

perles nacrées minuscules brillaient et mettaient en valeur la délicatesse du tissu. Emma avait dessiné et conçu entièrement cette robe en pensant à moi. Elle avait écouté mes envies, ébauché des esquisses, revu des lignes, imaginé des courbes, cousu mes rêves de fils parfaits.

Je m'approchai de ma meilleure amie et l'enlaçai tendrement dans mes bras, l'émotion ayant définitivement pris le dessus. Elle aussi essuya une larme, mais se reprit et m'intima l'ordre d'aller enfiler ces sous-vêtements hors de prix que nous avions choisis ensemble pour mettre en valeur son art.

Heureusement que je n'avais prévu de me marier qu'une seule fois... Le prix de la lingerie pour ce genre d'occasion étant exorbitant et indécent. Je revins dans le salon me pavanant en petite tenue et laissai mon amie me parer de la robe d'une vie. Elle avait installé le grand miroir à pieds devant moi, et déjà je me sentais plus femme, plus sûre, sexy sans être vulgaire, doux mélange de bohème et d'années trente. Alors que l'étoffe remontait, la dentelle suivait parfaitement toutes les lignes de mon corps, dessinait

une silhouette fine et élégante, cachant les petites rondeurs de mon ventre (le stress provoquant toujours chez moi quelques petits ballonnements désagréables), appuyant la courbe de mes hanches et de mes fesses. Je passai les bras dans les manches fines et le tissu enveloppa presque tendrement ma poitrine pour la bomber et la mettre en valeur juste ce qu'il fallait. Je fermai les yeux, savourant chaque seconde de cet envoûtement. Je n'aurais jamais imaginé être le genre de fille à s'extasier sur une robe de mariée, mais force fut d'admettre que le talent de mon témoin était digne d'une fée. Je planais et n'étais pas loin d'atteindre les nuages quand je sentis Emma s'énerver derrière moi :

— Mais non, écoute Colette, ce n'est pas possible, tu t'es trompée de soutif !

Elle se posta devant moi, les mains sur les hanches, l'œil mauvais.

— Impossible de fermer le dos !

— Euh non. Vu le prix du machin, je n'en ai pas deux comme ça et puis on l'a acheté ensemble !

Mon amie n'avait pas dit pour autant son dernier mot. Elle prit un bonnet dans ses mains, le